
XYZ. La revue de la nouvelle

Nouvelles d'ici et d'ailleurs



Number 65, Spring 2001

Toiles

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4102ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2001). Review of [Nouvelles d'ici et d'ailleurs]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (65), 85–94.

Nouvelles d'ici et d'ailleurs

De l'autre côté des apparences

Virages, La nouvelle en revue, numéro 9, printemps 2000, 86 p., 7,00 \$.

Joliment colorée, la couverture du dernier numéro de *Virages*, qui publie des nouvelles depuis maintenant trois ans, représente aussi un prélude à la thématique du recueil. Inspirés par tout ce que peuvent receler les portes, 14 auteurs réussissent à les manier avec subtilité, tout en leur conférant un pouvoir indubitable. Des citations précèdent chaque récit et établissent un lien contextuel intéressant.

Entrée en matière fort réjouissante, accompagnée d'une dédicace au ton résolument humoristique (« À Marguerite, qui me supporte », p. 7), « Laporte et Desportes, insupportables portiers » annonce d'emblée une histoire désopilante. Les aventures loufoques des protagonistes, dont l'inclination pour les portes paraît évidente, prennent rapidement des allures farfelues. L'idée de se lancer en affaires, après maintes péripéties, les mène à une mine d'or inattendue et à des résultats florissants. Inutile de résister à ce penchant excentrique : « Le commerce des portes marchait si fort que Laporte et Desportes, avec leur portable, se mirent à faire du porte-à-porte, pour que cela leur rapporte davantage. » (p. 8) Mais leur enthousiasme frondeur ne fera pas l'unanimité et les conduira dans un endroit peu recommandable, où le mot « porte » continuera d'agir comme un aimant : « Ils firent un pacte avec le diable, qui leur ouvrit toutes grandes les portes de l'enfer. Ils y sont devenus insupportables. Ils y fabriquent des porte-bonheur. » (p. 9)

« De porte en porte » décrit une attirance inusitée : « Depuis quelque temps, les portes la fascinaient. » (p. 31) Ce choix-là cache des interrogations, en même temps qu'il définit une quête existentielle, presque irrationnelle : « Et puis cet attrait n'avait-il

pas atteint des proportions démesurées? Ne pouvait-on pas parler d'obsession?» (p. 31) Le sujet spécifique donnera lieu à une exposition très bien accueillie et suscitera d'aimables réactions, transportant les visiteurs hors des sentiers battus: « On ne verrait plus jamais les portes comme avant. On commencerait en fait à les regarder, à les apprécier pour elles-mêmes, au-delà de leur aspect utilitaire. » (p. 32-33) Succès inespéré, certes, mais également provocateur qui dévoilera des perspectives plus ou moins heureuses.

Dans « Ma porte Pythie », des bruits insolites font sursauter la narratrice: d'abord, le parquet, puis le réfrigérateur semblent lui lancer des signes. Serait-elle victime d'une hallucination malveillante?: « Tout cela est trop fort pour mon entendement. Il faut que j'aie pris l'air, oxygéner mon cerveau. Sûrement, c'est " dans ma tête ". Je dois regarder la chose bien en face et arrêter de m'illusionner. » (p. 39) Cette divagation la rend mal à l'aise et quand elle réalise avec stupeur que sa porte émet des sons, elle se met à l'observer d'un autre œil: « Ma porte accapare maintenant toute mon attention. » (p. 40) Un peu comme si elle détenait un don de clairvoyance et, telle Pythie, lui transmettait des messages à décoder. N'accordant que peu d'importance au dernier mot prononcé, elle s'apercevra trop tard de son manque de perspicacité et du sort funeste qui l'attend. La nouvelle intitulée « Porte sur l'au-delà » traite d'un thème similaire: il faut croire que certains avertissements méritent d'être pris au sérieux.

L'ébauche d'un plan infallible, détaillé étape par étape, dans « Un aller simple » exige un sens de l'organisation à toute épreuve: « Songer à une vie sans soucis pécuniaires [...] Inciter deux amies à être de mèche avec soi [...] Choisir une banque, la plus petite et la plus éloignée d'un poste de police... » (p. 44.) Le coup d'envoi réussit... jusqu'à ce que tout s'effondre: « S'embarquer au port à destination de la Jamaïque. En chemin, périr corps et biens... et espoirs. » (p. 44) Preuve que le destin joue quelquefois de bien mauvais tours.

Mais ouvrir des portes n'est pas toujours synonyme de déceptions; il suffit seulement d'entrevoir des pistes et, selon

l'humeur du moment, les suivre ou s'en éloigner. Si d'autres textes abordent la recherche identitaire (« À porte ouverte : s'inter-dire ? », « Les yeux de l'exil »), le désir de protection (« Maison de rêve »), le besoin de résister aux changements (« La tête de lion »), les souvenirs d'endroits évocateurs (« Les jardins de ma vie »), ils rejoignent aussi des points d'ancrage reliés à l'imagination : le droit de vagabonder laisse ainsi la porte ouverte à d'innombrables suppositions.

Marie-Josée Rinfret

Une année scolaire bien remplie

Yvon Paré, *Les plus belles années*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels », 2000, 196 p., 22,95 \$.

Quand l'enfance parvient à éveiller de délicieux souvenirs chargés d'émotions diverses, elle prend la forme d'un lieu privilégié qui laisse souvent la mémoire intacte. C'est à cette période particulièrement heureuse de son existence que s'attarde Yvon Paré avec *Les plus belles années*, un récit haut en couleur relatant une série d'événements cocasses et d'épisodes savoureux dans une atmosphère joyeusement débridée.

Âgé de six ans et originaire de la campagne, Richard-Yvon Blanc fait donc ses premières armes à l'École numéro Neuf, un endroit que ses frères ont déjà fréquenté et qu'il devra apprivoiser : [...] « mais partir pour l'école, c'était une rupture et un affranchissement. » (p. 12) Il lui faudra ainsi s'adapter à ce nouvel environnement dont l'exploration lui réservera des surprises de toutes sortes. Ce que son père, d'ailleurs, lui confirme : « C'est bien... Oublie jamais ! Tu commences tes plus belles années. » (p. 15)

Quelques camarades, pourtant, croient cette opinion chimérique, jugeant trop sérieuses les méthodes d'apprentissage et préférant les tourner en dérision. Ils ont plutôt tendance à se moquer des leçons à assimiler alors que Richard-Yvon pense

autrement : « Je passais du livre de lecture au manuel de géographie, du petit catéchisme au livre de calcul avec un plaisir inexplicable. Quel bonheur de tourner les pages, de les effleurer du bout des doigts et de contempler les illustrations. » (p. 17) Un avis que ne partagent pas Théo-Théophile et Léo-Léon, deux écoliers turbulents, totalement désintéressés de la lecture, une activité décidément trop intellectuelle. Les babillages et les plaisanteries sur le sujet vont bon train : « Un tas de pages inutiles... » (p. 17) ; « Les livres sont des niaiseries inventées par du monde qui ont du temps à perdre... » (p. 20) ; « Les livres, c'est juste des menteries... » (p. 20) Un secret se cache pourtant derrière ces paroles prétentieuses que Richard-Yvon découvrira... sans rien divulguer.

Peloute, quant à elle, se soucie peu du contenu des cours. Enfant hyperactive et dotée d'une voix exceptionnelle, elle attire inévitablement l'attention par la répétition frénétique de ses mouvements, surtout ceux de ses pieds : « Ses pieds allaient et venaient comme deux pistons et dégageaient une puissance inimaginable. » (p. 25) Sa présence, autant physique que vocale, n'en finit pas d'être considérée comme un phénomène unique.

Lorsque Richard-Yvon doit faire face à une accusation qu'il trouve injuste, il choisit de se rebeller. Après avoir écopé d'une retenue, il décide de passer outre, tout fier d'avoir pu défier l'ordre de Mademoiselle... jusqu'à ce qu'il soit obligé de reconnaître ses torts : « En plus, Mademoiselle exigeait des excuses devant la classe. Je copierais une centaine de fois la définition de "désertter", de "déserteur", et de "désertion". Pas de récréation non plus pendant une semaine. La sentence était sans appel. » (p. 32) Quelques mots de son père suffiront à lui donner bonne conscience : [...] « On fait tous des erreurs. Un homme, un vrai, admet devant les autres qu'il a fait une erreur. » (p. 33)

Même si les mauvais coups ne sont pas tous passibles de punitions exemplaires, la strappe demeure un châtement corporel auquel personne n'échappe : « Le rituel ne variait jamais. La main tendue, nous devons compter les coups à haute voix avec Mademoiselle. » (p. 49) Essayer de chasser la douleur, tenter de l'éviter

n'y change rien : « La strappe faisait partie des fatalités de la vie. » (p. 52)

Mais un autre genre de préoccupation attend la classe. Le passage redouté de *La Fortilleuse*, d'une dureté implacable (« La plus sévère des Mademoiselles du monde était là, les bras croisés sur la galerie. » [p. 55]), ne favorise certainement pas l'esprit de bravade. Savoir lui tenir tête sans y laisser sa peau, voilà un objectif à peu près irréalisable : « Nous concoctions des vengeances, mais elles restèrent toutes à l'état d'ébauches. La peur nous paralysait. » (p. 60)

Heureusement qu'il existe des compensations, dont la fête de Noël qui permet des rapprochements plaisants. Quelle joie de garnir le sapin, d'entonner des airs de la nativité, de préparer des spectacles en vue de les présenter à un auditoire tout yeux tout oreilles ! Surgira ensuite l'envie d'écrire... seul : « Dans le plus grand secret, en me méfiant des regards indiscrets, je commençai après cette fête à écrire des petits sketches où je me glissais dans la peau de différents personnages. Je fis des miracles pour dissimuler ce travail à ma mère [...]. Elle hochait la tête en répétant que j'aimais l'école. Était-ce une tare ou une qualité ? » (p. 89)

Et puis un jour, grâce à l'obtention d'une récompense remise par Monsieur l'Inspecteur, le désir si profond de posséder des *Prismacolor* (« Quand mes parents me demandaient ce que je désirais pour les Fêtes, ma réponse était toujours la même. Des *Prismacolor* ! » (p. 109) finira par devenir réalité : « C'était le plus beau cadeau du monde. Je l'avais enfin, ma boîte de crayons. » (p. 115).

Monsieur l'Inspecteur étant une personnalité à la fois crainte et respectée, sa visite suscite des appréhensions tout à fait légitimes. Les habiletés démontrées doivent impressionner Monsieur l'Inspecteur et, pour atteindre la perfection, il faut bien sûr déployer des efforts assurant la meilleure des conduites : « Passer l'épreuve avec panache et sauver l'honneur de l'École numéro Neuf, tel était notre devoir. Nous étions des guerriers qui se battaient pour l'honneur, la gloire et Mademoiselle. Patiemment, elle

nous avait fait comprendre notre rôle. Pas question d'improviser.» (p. 133)

Si le côté sérieux de l'école implique une certaine concentration, il faut aussi savoir lâcher prise. L'impact de la télévision sera ainsi déterminant, car il déclenchera une foule de rêves étonnamment audacieux : « Je ne jurais que par *Le dernier des Mohicans*. » (p. 151) ; « Les Apaches s'apprêtaient à se lancer en expédition contre les Sioux, et les Pieds noirs ne perdaient rien pour attendre. » (p. 151) ; « Il y eut aussi Monte-Cristo et Ivanhoé. » (p. 154) ; « Les affrontements à l'épée remplacèrent les soliloques des Indiens, et Robin des Bois nous fit apprécier le tir à l'arc. » (p. 154)

Quand, à la fin de l'année, Mademoiselle déclare : « [...] Vous avez vécu là vos plus belles années... » (p. 194), Richard-Yvon ne peut s'empêcher de pleurer : « Je traînai derrière Mademoiselle. J'avais besoin d'être seul. Je trébuchai sur le tronc d'arbre, me relevai. Des larmes m'aveuglaient. » (p. 195) À cause du regret, peut-être, de laisser derrière lui des images impérissables et la constatation d'avoir connu un bonheur unique.

Avide de détails qu'il ne peut passer sous silence, Yvon Paré évoque un univers aux multiples rebondissements et où la complicité enfantine s'exprime spontanément, malgré quelques rivalités sans conséquence. Plusieurs chapitres sont consacrés à des moments particuliers, tels une joute de hockey mémorable, des échanges hilarants de mots anglais, les effets indésirables d'une ivresse volontaire, et bien d'autres encore. Les anecdotes racontées, révélatrices de faits marquants et significatifs, décrivent l'ambiance ludique d'une classe espiègle et débordant de curiosité. Grâce à des descriptions vivantes de réparties amusantes et de situations drolatiques, cette lecture divertissante constitue un retour dans le passé réussi.

Marie-Josée Rinfret

Le savoir rabouté d'une hilarante encyclopédie

Nicolas Dickner, *L'encyclopédie du petit cercle*, Québec, L'instant même, 2000, 120 p., 16,95 \$.

Le tout — un recueil de nouvelles franchement original — débute par un avant-propos avec un drôle d'intitulé. On y lit, sommairement, ceci : « Où l'auteur esquisse [...] les circonstances ayant présidé à la genèse de ce qui suit... » Cela a un rien de cervantesque ou de rabelaisien comme procédé, une ancienne manière de titrer les chapitres, les livres, en une phrase qui résume le propos à venir. Chacun en a certainement déjà fait l'expérience. Ce pseudo-auteur donc, dans le prologue, dit avoir mis la main sur un « borgésien ouvrage », intitulé *l'Encyclopédie du petit cercle*. De cette encyclopédie fictive, aux entrées quelque peu bizarres, il tire des segments dont toutes les nouvelles seront coiffées. Après l'intitulé de l'avant-propos, les définitions encyclopédiques de termes (tels « cul-de-sac épidermique » ou « bombardement limbique ») mélangeant érudition et burlesque présideront tour à tour le déroulement des narrations. La chose a du génie, vraiment, et fait vite comprendre que les connaissances et le savoir, choses de l'encyclopédie, étendues, immenses et formant pléthore, décrivent en réalité, ici, un petit cercle, une petite planète dont le tour n'est pas si long. La mesure de *l'Encyclopédie*, c'est le temps, cyclique, qui nous rattrape. Après tout, un petit cercle ne peut pas tout contenir...

Cet ouvrage des plus hétéroclites dira, par exemple, qu'un attrape-papillon, répertorié en Icarie, de l'île grecque du nom d'Icare, est le point mort entre l'attraction de la noyade dans une oasis ou la répulsion qui conduit à la mort par la soif. Ou, plus invraisemblable encore, que l'homme moderne se nomme « *homo cadillacus* » ; que la piqûre de la microscopique mouche égyptophile, étymologiquement « *musca sarcophagus* », provoque une paralysie affective ; qu'un dérapage tectonique est le déplacement des déserts, qui, souvent, reviennent à leur point d'origine... Méli-mélo de faux-savoir et de vrai-savoir, *l'Encyclopédie* mélange les données et provoque des anachronismes : par exemple,

jaillissent du sol des Alexandries anciennes, dont le grand conquérant avait souvent baptisé de son nom les régions conquises, des échangeurs routiers et des panneaux publicitaires. Entre autres, le curieux ouvrage, qui recèle beaucoup de choses et qui ferait quatre tomes bien tassés (*dixit* l'auteur), nous explique que le Cancer du Tropique est cette fâcheuse maladie dont les symptômes provoquent chez un individu l'habitude d'« interpréter le monde comme un atlas ». Pour une jeune Québécoise, Madagascar devient alors une source omniprésente de rêve qui n'a rien à voir avec l'île des cartographes ou celle des « projections de Mercator », truffée de méridiens et de parallèles (« Reconquista »).

Les nouvelles de Dickner, au nombre de dix, répondent donc à ce fol projet canularique de l'*Encyclopédie* et à ses extraits placés en guise d'épigraphe au début de chacune d'elles. L'affaire est programmatique. Monsieur Gotop, de la nouvelle « La clé des vents », introduite par la définition du « dérapage tectonique », est professeur. Ses étudiants, de vrais bougres, guère intéressés par le cours de mythologie du pédagogue, l'ensevelissent sous des projectiles improvisés. L'enseignant, qui ressemble lui-même à un désert, avec une « peau crevassée », « l'œil sec », se fâche et frappe les têtes avec un mètre, lance, à son tour, à ses étudiants un aquarium et un globe terrestre, qui s'éventre et se vide. Il jaillit de l'objet cassé un déluge de sable qui, bientôt, inonde la classe et ses occupants. « Dérapage tectonique » nous avisait-on, et c'est bien le cas. Cela n'est, en plus, qu'un extrait du recueil, qui se promène et brasse beaucoup : de Verne à Gagarine, d'Imhotep à Toutankhamon, de Sainte-Foy à Babylone, etc. Original, disais-je ? À n'en pas douter. Dickner élabore brillamment autour de ce processus de circularité temporelle aux effets plus que souvent comiques et qui mélangent le présent aux retours inopinés de l'antérieur, comme ces déserts migrants mais qui reviennent, après un temps d'exil, occuper l'espace initial. Et le jeune auteur de 28 ans, voyageur lui aussi, mentionne le communiqué, nous prévient de la venue de deux autres recueils autour de cette somme inauthentique de connaissances. On l'imagine déjà, ce globe-trotter lettré, penché sur les pages de son *Encyclopédie* tout

en faisant tourner d'un coup de pouce amusé la pleine mémoire de notre petite planète, la mémoire d'une toupie ivre des cercles qu'elle décrit sans fin...

Nicolas Tremblay

La complexité comme abstinence

Sylvie Massicotte, *Le cri des coquillages*, Québec, L'instant même, 2000, 124 p., 16,95\$.

Il se passe dans ce recueil de nouvelles, *Le cri des coquillages*, une drôle d'action : une quasi-absence d'action. C'est que l'auteure a une idée qu'elle récite comme une rengaine. Celle du nœud familial, fragile, désuni, fêlé, dès ses origines à son aboutissement, voire de son exclusion ou de sa germination, de sa latence. À cet égard, une envie de dire une absurdité me titille. Cela ne me regarde pas, ne me (moi, jeune mâle bourru et râleur) parle pas... Il est question ici d'un mal typiquement adulte, consommé. Et, plus exactement, féminin. Disons, pour résumer, que sont racontées la fertilité inapte et la stérilité. Il est alors question d'un contexte matriciel, et de ses possibles l'entourant, tous contemporains, actuels : voisinage de banlieue, adultère, divorce, avortement, etc. L'événementiel massicottien a donc l'allure de faits habituels, quelconques, et s'entend comme on prête l'oreille, inattentif, aux racontars des mamans au téléphone, le matin, la tête plantée de bigoudis. Pourtant, il y a une manière indéniable dans cet ouvrage, un souci de bien composer qui se remarque. Les points de vue abondent, d'une nouvelle à l'autre un nouvel acteur du drame familial et itératif parle. Un enfant, une mère, un amant racontent tour à tour. Souvent l'adresse est directe, le ton, intimiste, ou, encore, la voix omnisciente, objectivée, désigne le personnage, le tutoie, le vouvoie. Le propos simule une destination interne, d'un « je » à un « tu ». Le monde de Massicotte se donne à nous comme une interception, notre regard se jetant sur un genre de missive perdue. Le lecteur devient observateur. Ce

qui se crée là, ce sont des bulles de petite vie en instantané, des moments d'un monde en miniature, une sémantique de la maison, de l'aménagement du quotidien, l'impératif de son rituel. Son registre, par contre, c'est celui de la faillite : le nouveau-né est un « tapon », une « chose enveloppée » (« L'inaptitude »), la personne autrefois aimée, une épave (« L'épave »). L'écriture se nourrit de brèches dans l'armature, souhaitée impeccable par les personnages de Massicotte, et de la déstabilisation ou de l'échec d'un mode de vie lisse et sans surprises.

En cet instant de brouillard, parfois, une métaphore, comme celle des coquillages, s'installe et agrémente une phrase, un paragraphe, module l'entièreté d'une nouvelle. Là où plusieurs notent dans cette manie une habileté, m'a-t-il semblé, je vois l'expression d'une pensée magique de l'embellissement, de l'ornementation. La dynamique première (celle décrite précédemment) ne suffit pas, il lui faut un ajout, une greffe. L'opération a toutefois du doigté, les mises en comparaison glissent : notre rupture est une tempête donc tu es une épave ; l'enfant mort est un ange, l'enfant vivant, une bête ; le coquillage, une matrice désertée. Le cours du texte va ainsi, en présentant l'habituel d'après une diversité des façons et des recouvrements. Il faut donc vouloir se les faire dire et redire, ces choses que Massicotte narre dans *Le cri des coquillages*. Sinon, à l'attention paraît quelque chose comme une légèreté, une discrète futilité dans l'écriture. J'oserais dire que dans le faire on sent le loisir, le non-engagement, mais pas un art. On doit procéder de même à la lecture, en acceptant son propre désengagement.

Nicolas Tremblay